

Les glissements d'Yves Simon

Yves Simon, *La Dérive des sentiments*, roman, Paris, Grasset, 264 p.

Gaëtan Brulotte

Volume 34, numéro 2 (200), avril 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31355ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brulotte, G. (1992). Compte rendu de [Les glissements d'Yves Simon / Yves Simon, *La Dérive des sentiments*, roman, Paris, Grasset, 264 p.] *Liberté*, 34(2), 99–106.

LIRE EN FRANÇAIS

GAËTAN BRULOTTE

LES GLISSEMENTS D'YVES SIMON

Yves Simon, *La Dérive des sentiments*, roman, Paris, Grasset, 264 p.

Yves Simon a obtenu pour son précédent roman, *Le Voyageur magnifique*, le Prix des Libraires 1988. *La Dérive des sentiments* est son septième roman et c'est cette œuvre qui semble l'avoir vraiment sorti de l'ombre. En sept parties divisées en courts chapitres numérotés, le héros narrateur nous y présente son petit monde tel qu'il apparaît à sa conscience, dans son désordre naturel et ses intermittences. «Qu'en est-il de nos passions?» dit le prière d'insérer de la quatrième de couverture. Si l'on en croit cette question, on devrait s'attendre ici à quelque ambitieux bilan de la vie sentimentale de notre temps. Or, ce bilan est plutôt négatif puisque les passions sont justement absentes de cette histoire. L'intérêt principal de cette œuvre réside en fait dans la démonstration *a contrario* de la nécessité de la passion. Comme l'amour, la vie est faite d'intransigeance, de violence, de force, d'empiètements, qui créent des mondes en en brisant d'autres. Sans la passion, elle dérive dans la tiédeur, dans l'ennui, dans la narcose intérieure et dans la mort spirituelle.

La mort: voilà bien un des thèmes dominants de *La Dérive des sentiments*. Intimement liée à l'écriture d'Yves Simon, la mort est partout présente. «Pour écrire, note-t-il, il faut la mort devant soi et être à même de contempler son

désastre¹.» Son narrateur aime même imaginer les livres comme des cercueils de verre, en circulation. Identifié comme romancier, ce narrateur s'intéresse tout naturellement à ceux qui, comme lui, écrivent, et en particulier aux écrivains agonisants. Parmi la faune littéraire parisienne qu'il fréquente, l'attire un écrivain, revu au Père-Lachaise, Kaspar George Becker (K.G.B. sont ses initiales: jeu de mots sans intérêt), dont il est l'ami, sur qui il prend des notes et duquel il ne cesse de transcrire les propos. Parce qu'il veut en faire le personnage de son prochain roman, il s'insinue dans son intimité et dans celle de sa compagne, Nora. Ce personnage écrivain est présent tout au long du roman et accompagne, tel un double, le destin du héros narrateur: il est très âgé, vit à Paris dans le treizième arrondissement et consacre ses derniers moments à écrire, avec l'aide de Nora, ce qui sera peut-être son dernier roman. Cette œuvre ultime traite de l'aspect le plus atroce de la mort: les souffrances de la guerre. Becker a connu les deux guerres et est, par conséquent, le témoin privilégié d'un siècle qui, d'après lui, a offensé la civilisation et la vie humaine. Transposée sur ce fond sinistre (qui est finalement peu évoqué), l'histoire d'un jeune couple contemporain, Marianne et Simon, dont nous reparlerons.

Le narrateur de *La Dérive des sentiments*, quant à lui, semble beaucoup plus jeune que Becker (son personnage principal), mais il écrit son livre à l'hôpital, en proie à une maladie mystérieuse. Il se drogue au Lexomil pour dormir. Il échoue là non sans avoir, au passage, fait une allusion au sida, qu'il pourrait bien avoir, et dont est atteint un autre de ses amis écrivains, Hervé (allusion probable à Hervé Guibert qui a écrit récemment des livres pathétiques sur le sujet). À la fin du roman, il semble cependant aller mieux puisque son médecin l'autorise à rentrer chez lui.

1. *La Dérive des sentiments*, p. 251.

Accompagnant ainsi l'activité de l'écrivain, la mort est également omniprésente dans le monde contemporain, répète, sur divers tons, le narrateur de *La Dérive des sentiments*: «Il y a le sida, la mort piétonne, la mort par attentat, la mort partout autour de nous, alors autant la rencontrer un jour...²» Le romancier part donc à sa rencontre et n'a pas à aller très loin: il l'observe aussitôt qu'il descend dans la rue, violence irrationnelle qui abat un pied-noir sans défense, qui entraîne accidentellement une de ses amies, Juliette, ou qui assassine Amédée, le Noir du Zaïre qu'il avait engagé pour écrire son roman, mais qui n'aura jamais pu livrer son premier chapitre. La mort hante également son immeuble: le fils de sa concierge excentrique finit par pousser son père dans l'eau du canal voisin. La mort est encore une composante familiale: mort, le père du narrateur; mort, son grand-père, dont il porte la montre de gousset, signe d'une conception passéiste du temps, d'un temps qui nous est extérieur, qu'on subit et qu'on ne maîtrise pas. Autre forme de la mort, l'absence: les femmes chères sont ici toujours au loin et inaccessibles, à commencer par sa propre mère, partie vacciner le Tiers-Monde. Dans ce roman, la famille est par conséquent éclatée et bel et bien défunte.

Si l'on voulait crayonner un profil de ce *je* narrateur, que pourrait-on signaler? Il a une santé fragile, puisque son présent est celui de l'hôpital. Sa vie sentimentale est pauvre. Il est désabusé face aux femmes. Sa seule histoire d'amour a tourné au malheur: sa compagne Marie, enceinte de lui, s'est fait avorter et a ensuite disparu en lui laissant une lettre, qu'il chérit depuis, tel un fétiche. Ce narrateur vit à Paris dans le dix-neuvième arrondissement, dans une de ces résidences sordides au nom antinomique de «Résidences de l'Espérance». Il nous donne, d'ailleurs, par-ci par-là, des aperçus vivants de la Ville-Lumière, sous forme de petits instantanés saisissants. Comme bien des Français, ce

2. *Ibid.*, p. 227.

narrateur semble fasciné par tout ce qui vient de l'Amérique, au point qu'il essaie, tant bien que mal, de vivre à l'américaine. Il se sent même par moments écrivain du Sud, mélangeant d'ailleurs le Mexique et son mezcal (mais, malheureusement, sans le petit ver blanc authentique, si écœurant, qui devrait flotter au fond de la bouteille et le petit sachet de gros sel accroché au goulot!) avec les Craven A qu'il fume. Il tape sur une Brother Deluxe made in USA, prend des petits déjeuners de céréales Kellogg's avec des *sliced bananas* (*sic*) et, le soir, son plateau-repas télévision. Le vocabulaire anglais de ce roman est si abondant qu'il a de quoi hérisser le plus laxiste des lecteurs francophones: cela va des *packs* de bière au *casting*, en passant par *houseboat*, *duffle-coat*, *compact-disc*, *royalties*, *post it*, jusqu'au *stretch* des jupes. À un endroit, l'auteur ajoute même, entre parenthèses, la traduction anglaise de son nouveau magnétophone numérique (*digital audio tape*), comme pour bien s'assurer d'être compris de son public francophone (qu'il veut, ou qu'il sait, sans doute jeune)! En lisant une telle litanie d'emprunts, on se prend à rêver à la création d'un nouveau prix, ironique, et parallèle au Prix de la Francophonie: le Prix de l'Aliénation de la langue française, et pour lequel Yves Simon aurait bien des rivaux...

Autour de ce narrateur-personnage, qui se livre à une consommation passive et superficielle d'une culture de pacotille, évolue un couple falot dans la vingtaine, Marianne et Simon, qui incarnent la médiocrité. Ce couple intéresse le narrateur au premier degré, mais il figure aussi, transposé, dans le roman historique de Becker, au point qu'on confond ici les registres narratifs. Marianne et Simon mènent une vie ordinaire à Paris, où ils ont choisi de vivre, bien qu'ils considèrent cette ville comme la plus snob du monde et qu'ils la détestent, s'y sentant étrangers. Ils habitent la même résidence que le narrateur, avant de déménager dans le deuxième arrondissement. En tant que couple, ils sont plus partenaires qu'amoureux. Ils vivent dans

l'absence de désir et sont désœuvrés. Et voilà qu'apparaît en eux une autre forme de la mort: la mort vivante, liée à ce que Barthes appelait *l'aphanasis*. Rien ne captive ces personnages. Rien ne les soulève. Rien ne les intéresse. Rien ne les prend aux tripes. Ils n'aiment pas. Ils ne désirent pas. Ils n'ont pas de vie intérieure. Leur culture comporte beaucoup de lacunes, surtout en ce qui a trait à l'histoire de leur pays ou à sa littérature. Ils sont là et pas là. Leur regard sur le monde est pauvre. Ils sont mous et passifs. Tout leur arrive à domicile. Ils ignorent l'aventure, la ferveur, la passion. Aux prises avec les embruns de l'existence, ils font du surplace et sont dépourvus. Leur activité favorite est d'aller au cinéma voir des héros à leur image, à la dégaine avachie et désenchantée. Ils vivent par procuration et en imagination. Ce sont des spécialistes de ce qui ne leur arrive pas. Ils n'évoluent pas. Ils ne savent pas ce qu'ils veulent, n'ont rien fait de ce qu'ils rêvaient de faire, n'ont pas d'objectifs à viser. Ils ne vivent que dans la dispersion: ils ne finissent rien de ce qu'ils entreprennent. Ils sont soumis au gré des courants, à la fantaisie des vents, au caprice des sentiments. Le narrateur dit: «Pliés à tout, aux lois, aux modes, à la pesanteur...³» Ils ne parviennent pas à s'ancrer. Le faut-il d'ailleurs? Bref, ils sont en dérive. Pour désigner leur état, l'auteur invente des néologismes comme *inespoir*, *mésardeur*, *désamour*. Au plan politique, ce sont des démocrates tranquilles, des tièdes qui prennent tout pour acquis. On pourrait les classer parmi ceux qu'a justement dénoncés Pascal Bruckner dans *La Mélancolie démocratique*.

Pourtant Simon a la mémoire remplie de blessures. Un peu comme le narrateur, son passé amoureux a abouti à un enfant. Sa compagne Alice n'a cependant pas avorté: son fils Lucien, qui vit avec sa mère et qui a grandi, le hante parce qu'il s'en sent coupable. Père et fils se voient de temps à autre, mais peu de vrais sentiments passent entre

3. *Ibid.*, p. 86.

eux, bien que le fils réclame la présence de son père. Marianne, pour sa part, a une histoire dramatique. Son père s'est suicidé à ses côtés dans une chambre d'hôtel, alors qu'elle était en train de lui lire des pages de *Belle du seigneur*. Sa mère a cédé aux appels des sensations fortes en suivant un pilote de course au Vénézuëla. Encore la mort, sa proximité, sa familiarité; encore une famille démantelée où les enfants semblent laissés à eux-mêmes, ahuris. Mais rien n'arrive à allumer en eux un brasier: ils sont devenus impossibles, indifférents.

Ces personnages, comme le héros narrateur, voguent dans le Paris des bars ou dans celui des hôtels. Partout, ils semblent être de passage. Dans l'un de ces bars, le Bar de l'Oubli, ils rencontrent un personnage intéressant, Rosa, et qui a la vertu de fasciner Marianne: c'est une métisse qui a intériorisé l'histoire de la négritude jusqu'à refuser le café, le sucre et la cigarette, tous produits de plantes qui ont marqué négativement l'histoire de sa race. Rosa est le seul personnage intense du roman, le seul à avoir des états d'âme, à se sentir «en appartenance par des origines», à vibrer pour une communauté. Pour Marianne et Simon, il y a bien la nation, le pays, la France, il y a bien la solidarité, mais sans le transport que Rosa éprouve pour sa race et pour la culture de son peuple.

Marianne et Simon finiront par se séparer. Ce qui leur ouvrira enfin le monde de la passion. Simon ira séjourner à l'Hôtel des Passagers où il découvrira la vraie présence d'une femme, en la personne de Marcella, tandis que Marianne rencontrera Camille, une jeune marginale qui crie dans le métro pour secouer l'apathie des gens. Simon, qui est fasciné par les oiseaux migrateurs (les oies et les cygnes sauvages), emblématiques d'un mode de vie rêvé, finira par quitter la France. Marianne, elle, par partir en vacances avec Camille. L'histoire du couple s'accompagne des commentaires de leur auteur, Becker: on voit même une scène où Marianne discute avec ce dernier et conteste ce qu'il fait

d'elle dans sa trame fictive. Le tout se confond avec le roman du narrateur premier. Il y a là, dans ces commentaires de l'auteur sur ses personnages, un effet de distanciation qui brise évidemment l'adhésion du lecteur à l'histoire.

Les deux auteurs fictifs, le narrateur premier et son romancier Becker, prennent nettement parti contre l'apathie. Contre la fatigue d'exister que Marianne et Simon représentaient avant de se séparer, ils promeuvent l'excitation des discontinuités: il ne faut jamais rester là où la vie nous a posés un jour. Le mot d'ordre de quelque nouvelle destinée migrante serait celui-ci: «Nous éloigner de là où nous avons commencé.» En d'autres mots, «nos vies ont besoin de subir des arrivées et des départs.» Trop de confort anesthésie.

La Dérive des sentiments est une histoire de personnages en dérive. On y raconte en quelque sorte «une vie de glisse sur un monde mouvant». «La mode, ajoute le narrateur, est aux sports de glisse, sur la neige, l'eau, l'herbe, des sports sans point d'appui, portés par la vitesse et l'onde des corps mouvants au dessous⁴.» Ce glissement est ici ambivalent: dans un sens négatif, il renvoie à l'absence de passions des personnages, à leur superficialité, à leur manque d'enracinement, ce qui fait qu'ils glissent sur le monde sans pouvoir l'agripper, qu'ils sont des «amateurs de leur propre vie⁵»; dans un sens positif, il connote une certaine légèreté d'approche de la vie, il encourage une démarche aérienne et créatrice devant les problèmes du monde. Le glissement dépasse cette contradiction dans l'attitude adoptée par l'écrivain lui-même: «L'auteur, écrit Yves Simon, est toujours un étranger à la vie. Il est dedans et à côté. Il navigue à vue⁶.»

4. *Ibid.*, p. 100.

5. *Ibid.*, p. 144.

6. *Ibid.*, p. 62.

Par le thème des passions, roues motrices de la vie, par celui de la mort, source vive de l'écriture, par celui de la famille éclatée, par la problématique du roman urbain, par celle de l'œuvre en train de se faire, par le dialogue de l'écrivain et de son double, par les réflexions multiples sur la création littéraire, par le ton adopté, désinvolte et glissant, Yves Simon a donné, avec *La Dérive des sentiments*, une petite synthèse d'une époque qui vaut assurément le détour.